

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 6 heures du soir, 40, Rue Maciel.
De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N.º 339

Impreso en los Talleres de El Sicio

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard — Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campesina
Un mois	\$ 1 00	1 20
Trois mois	3 00	3 50
Six mois	5 50	6 50
Un an	10 00	10 50

Numéro du jour : \$ 0 01

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur les souscriptions payées d'avance.

Midi 31.

On peut juger sévèrement les procédés de l'Union nord-américaine, au cours des événements qui ont servi de prologue au grand drame international de la bataille navale de la baie de Cavite aura été le premier acte; on peut trouver que, si blâmables que soient les hommes d'Etat espagnols qui n'ont su trouver aucune solution humanitaire et durable à la question Cubaine, il serait immoral et imprudent de ne point condamner les artifices dont Washington s'est servi pour en venir à ses fins.

On peut être implacable contre les agissements habituels de la politique anglaise, contre les empiétements systématiques de l'Empire britannique, contre le féroce égoïsme des calculs de la plupart des hommes qui ont tenu les rênes du gouvernement dans le Royaume-Uni depuis dix ans.

Mais quelle opinion que l'on ait, à cet égard, des hommes et des choses, quel jugement que l'on porte sur les faits qui se sont produits, il faut bien reconnaître que le meilleur du succès, en ce siècle pour les deux pays, leur vient de leur prévoyance et de leur bon sens pratique. C'est à ces deux qualités qu'ils durent presque toujours de diriger les événements au lieu de se laisser surprendre par eux.

Aujourd'hui encore il convient de célébrer comme un trait d'exceptionnelle sagesse, fructueuse pour leur prospérité future, le pacte qui a été signé hier, aux termes d'une dépêche arrivée la nuit dernière, par M. M. Day, secrétaire d'Etat, et Julian Paine, envoyé extraordinaire aux Etats-Unis et ministre plénipotentiaire du Royaume-Uni à Washington.

En vertu de ce pacte, les deux pays s'engagent à soumettre tout différend survenant entre eux, ou déjà existant, à un Tribunal spécial dont les décisions seront acceptées sans appel par les deux parties.

Voilà certes un bon exemple. C'est un premier pas fait vers l'arbitrage, instrument de pacification et de justice qui n'est plus à faire sans preuves et dont l'avenir peut se promettre les plus heureux résultats.

Croit-on, par exemple, qu'un arbitrage n'ait pas été plus efficace que le canon pour la solution du conflit noué autour de Cuba entre l'Espagne et l'Union?

Croit-on qu'un tribunal international, siégeant en permanence et composé des illustrations universelles respectées que chaque pays aurait déléguées, n'aurait pas eu comme au problème une solution plus honnête, plus humaine et plus respectueuse des droits éternels et des suprématies contingentes ou acquises?

Si semblable tribunal venait à s'instituer un jour avec l'acquiescement unanime des nations civilisées, c'en serait fait de la guerre, — ce «mal nécessaire», au dire de Joseph de Maistre — de la campagne les hommes n'auraient pas manqué de le faire. Un exemple fera mieux comprendre: Au début de la campagne les hommes n'auraient pas manqué de le faire. Un exemple fera mieux comprendre: Au début de la campagne les hommes n'auraient pas manqué de le faire.

La dépêche qui nous annonce l'heureuse conclusion de ce pacte de raison entre l'Angleterre et les Etats-Unis ajoute que les cercles politiques de New-York ont accueilli la nouvelle avec une joie bruyante, ce pacte leur paraissant la préface et l'indice d'une alliance prochaine entre les deux nations.

C'est rapetisser, croyons-nous, la haute portée du pacte conclu, c'est en diminuer la valeur intrinsèque.

Une alliance de la nature de celle dont se rattachent les patriotes New-Yorkais est chose essentiellement occasionnelle, transitoire et fugitive, comme les événements qui la rendent nécessaire et les intérêts qui la font rechercher.

Il y a au contraire dans le pacte qui soumet au arbitrage tous les différends actuels ou éventuels entre les deux pays, à la décision souveraine d'un Tribunal dont les sentences seront toujours respectées, quelque chose de stable, de permanent, de supérieurement honnête et humain qui plane bien haut au-dessus des combinaisons éphémères d'ententes qu'un souffle suffit trop souvent à dissiper.

M. Sagasta, lui, ne croit pas aux alliances ni aux interventions désintéressées en faveur de l'Espagne. Il est convaincu que son pays ne doit compter que sur lui-même.

Nous partageons absolument, à ce sujet, les vues du ministre espagnol. Dans l'Etat actuel de l'Europe, quand tout le monde se redoute, se jalousie ou songe à des «épaves», quel est le pays, quel est le peuple qui risquerait de provoquer une conflagration générale en jetant son épave dans le camp de l'un des adversaires?

Si les alliances depuis longtemps préparées, si celles-là mêmes que l'on pouvait croire certaines parce qu'elles avaient pour fondement l'intérêt ou le ressentiment, deviennent illusoires à l'heure du danger, quel espoir pourrait-on nourrir, d'en nouer à l'improvise quand déjà le canon gronde et quand les ombres de la déchéance planent déjà sur les destinées de la Patrie!

La Politique Américaine

Le *Financial News* qui paraît à Londres publie une dépêche de New-York qui revient bien à ce que nous disions récemment sur les dangers que pouvait créer le désintéressement de l'Europe dans la question hispano-américaine.

«Dans les coulisses du Congrès dit cette dépêche, on parle beaucoup, sous le manteau, de projets contre les colonies françaises. On dit que des agents du gouvernement ont été envoyés à la Guyane française, à la Guadeloupe et à la Martinique, avec mission de semer le mécontentement parmi les populations de ces colonies françaises.

«Au cas où les Etats-Unis sortiraient victorieux de leur conflit avec l'Espagne, ils en profiteraient pour demander à la France l'abandon de la Guyane, ou, on le sait, existe de nombreux justes griefs. Comme les Américains n'ignorent pas qu'à l'heure actuelle ils ne peuvent rien faire dans cet ordre d'idées, ils ont pour atteindre le but qu'ils visent, projeté de créer une agitation parmi les populations de ces

possessions françaises, de les exciter contre la métropole et, au besoin, de les pousser à la révolte, de façon à pouvoir excuser une intervention à un moment donné.

«En un mot, les Américains agiraient comme à Cuba».

Et après l'Espagne, puis la France, à qui sera-ce le tour?

Les troupes Américaines

Jugées par M. Cluseret

M. Edmond La Roy a eu l'idée de demander ce qu'il fallait penser de la solidité des troupes américaines et de leur endurance à M. Cluseret qui, on le sait, a servi dans les rangs des nordistes avec la grade de général pendant la guerre de Sécession. Voici la réponse de M. Cluseret: L'avenir nous dira si l'ancien général de l'armée nordiste a raison.

«Il n'y a pas d'armée aux Etats-Unis, 25.000 hommes destinés aux Indiens du Far-West ne comptent pas; ce qu'il y a ce sont des volontaires très solides... et tant qu'on en veut, tout au moins autant qu'on en peut payer. Ce que sont ces volontaires? Les ayant commandés pendant quatre ans je les connais. Cadres, braves gens et gens braves, politiques avant tout. Comme professionnels, zéro. De la guerre de Sécession, pas un grand capitaine n'est sorti au point de vue tactique, pas une manoeuvre, mais le triomphe du nombre, de l'argent et de la qualité essentielle de la race du Yankee, le bon sens et la ténacité.

«J'ai vu à Gettysburg, à Antietam, des masses stupides au service de la stupidité devant la mort, pas un mouvement, pas une conception, deux rangs d'hommes sur lesquels pendant toute une journée 150 pièces d'artillerie alignées fauchèrent. Résultat: L'alignement dans la mort comme dans la vie; allez à Antietam vous retrouverez 30.000 cadavres alignés sur le dos au lieu de l'être sur les jambes! Une croix de bois sur l'estomac au lieu d'un fusil à la main, incapables de se mouvoir; morts comme vivants, ils en avaient été tout aussi incapables, l'alignement dans l'immobilité.

«Gratit était l'ignorance crasse, n'ayant pas la moindre idée de ce qu'est une manoeuvre. Le seul manœuvrier fut Stonewall Jackson, mon adversaire; celui-là manœuvrait pour deux et était naturellement obligé d'en faire autant. Un exemple fera mieux comprendre: Au début de la campagne les hommes n'auraient pas manqué de le faire. Un exemple fera mieux comprendre: Au début de la campagne les hommes n'auraient pas manqué de le faire.

«Pour ce qui est de l'action: A Crosskeys je commandais l'avant-garde de l'armée de l'Union pendant la bataille de la droite; dès 6 heures du matin, j'avais pris contact avec l'ennemi; le général en chef, un politicien, m'envoya l'ordre de ne pas engager l'action, ce qui m'empêcha pas l'action de s'engager. A 3 h. Stonewall Jackson, massant ses troupes, charge à fond sur le centre, l'enfonça, l'aile gauche suit et se jette derrière l'aile droite que je commande. Stonewall ayant dû faire une marche de flanc devant mes troupes pour enfoncer le centre, devait, pour reprendre sa ligne d'opérations, passer devant moi. Je l'attendais de 3 heures à 9 heures du soir; je donnai à toute l'armée de Stonewall neuf assauts consécutifs: il avait pour lui le nombre, le prestige; au neuvième assaut, il ne me restait plus grand-chose: quelques milliers d'hommes épuisés, plus un seul officier de haut commandement. Co neuvème assaut fut pourtant le *finis coronatus*. J'enlevai tout: quartier général, prisonniers, etc. Succès complet, il ne me resta plus qu'à faire le bilan: le général en chef en pleine déroute à 3 heures télégraphiant à Lincoln: «Bataille perdue», et à 7 heures: «Bataille gagnée».

«Lincoln m'envoya télégraphiquement l'ordre de me rendre à la maison. Je n'ai eu lieu le plus étrange colloque qui se puisse imaginer. Lincoln ne parlait pas un mot de français; moi, un quarteron de mots anglais, Lincoln ne voulait pas d'interprètes, il voulait connaître son armée sans passer par les politiciens et là, dans son cabinet, en tête à tête il me passa un «pocket dictionary», il le prit en outre et deux heures durant nous nous écrivîmes, nous finîmes par nous très bien comprendre. Quelle différence entre une pareille simplicité et le portecul usité à l'Elysée! En sortant, il était midi: «Portez cul à Stanton» me dit Lincoln. Stanton était ministre de la guerre et ce que je portais était ma nomination au grade de *full general*, auparavant je n'étais qu'*acting*. Tout le Yankee tient dans cet épisode: bon sens et énergie irrédécible.

«Faites donc charger des troupes européennes neuf fois de suite sur le même objectif et faites les battre de 5 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir, sans nourriture et sans repos? Il en fut ainsi pour l'ensemble de la guerre; la guerre de Sécession ne se termina que faute de combattants: nous avions tué 500.000 hommes aux Etats-Unis et le Nord en avait encore, ce fut le Nord qui triompha. Voilà».

La réélection de Crispi

Nos lecteurs se vent notre opinion sur M. Crispi, et sur sa récente réélection. Il n'est pas mauvais qu'ils connaissent celle d'un compatriote du grand homme en carton, et piteusement tombé à plat dès que Bismarck n'a plus été là pour le soutenir.

Voici ce qu'écrivit M. Edmondo de Amici dans une correspondance publiée lundi par *La Prensa*. «La tentative de résurrection morale faite par Crispi, en posant de nouvelles candidatures à Palermo, après la solennelle censure de la commission parlementaire, n'a pas eu de succès. Il a été élu; mais malgré le zèle héroïque de ses puissants partisans, malgré l'abstention de ses ennemis, les modérés et les cléricaux, bien que son rival

Nicolas Barbato, le célèbre socialiste, eut décliné la candidature offerte, c'est à peine s'il a pu réunir un peu plus d'un millier de voix, dans une circonscription de plus de quatre mille électeurs.

«Il espérait un plébiscite et il n'a obtenu qu'une misérable et insignifiante victoire.

«Il s'est donc représenté à la Chambre; il s'est levé pour prêter serment et s'est rassis au milieu du silence et de l'indifférence universelle.

Finis Crispi!

La Bourse

Paris, 7 mai.

Les embarras monétaires que l'on redoutait la semaine dernière ne se sont pas produits. La Banque d'Angleterre a pu se procurer très aisément le numéraire dont elle avait besoin; la modération des tirages d'Amérique lui a facilité la mission de l'équilibre de ses ressources et point n'a été besoin d'élever le taux de l'escompte.

La liquidation du 1er mai s'en est fort bien trouvée. Nombre de liquidations ont eu lieu de positions ayant eu lieu un peu à l'avance, les opérations se sont réglées sans à-coups, et, tout après, de nouvelles situations ont été prises sur fin mai.

Nous avons donc assisté à un mouvement de hausse assez notable sur nos rentes et sur quelques autres grandes valeurs, au moment où parvenait la nouvelle du désastre éprouvé par la marine espagnole dans la baie de Cavite.

Le mouvement de baisse n'en a pas été interrompu. On a décelé l'air hispano-américain de la situation générale; on a pris son parti de la voir durer plus longtemps qu'on ne le supposait d'abord, et l'on s'est résolu à suivre sans plus d'émotion les événements qui se dérouleront, lentement ou rapidement, plus tôt ou plus tard, à en juger par l'opiniâtreté du gouvernement espagnol, aux prises avec de graves soulèvements intérieurs, et par la complication du plan des Etats-Unis conçu en vue d'opérations militaires de longue haleine.

Le moment d'une méditation des puissances n'est pas encore venu, mais les chancelleries sont prêtes à agir et tous les Etats européens seront heureux de coopérer au rétablissement de la paix lorsqu'ils pourront s'y employer avec chance de succès.

La suspension momentanée du droit de douane de 17 sur les blés étrangers a été accueillie avec satisfaction. Ce droit ne protégeait plus les agriculteurs français qui n'avaient plus de blé à vendre et favorisait singulièrement la spéculation au détriment du consommateur. Un certain mécontentement commençait à se manifester, sans qu'il y eût, toutefois, à redouter qu'il pût, sur aucun point du territoire, aboutir aux lamentables désordres que le gouvernement italien n'a pas eu à éviter dans la péninsule.

En résumé, le marché s'est retrouvé, cette semaine, avec une position de place très dégagée, débarrassée du souci du renchérissement possible de l'argent, allégée des craintes que pouvaient justifier la cherté croissante des blés, avec de la patience en ce qui concerne la guerre, persuadé, d'ailleurs, qu'il en pourra résulter une régénération de l'Etat social et financier de la nation espagnole, et, brachant sur le tout, avec de bonnes dispositions du comptant à reprendre ses achats de rentes par lesquels il marque sa confiance et sa liberté d'esprit.

Gausserio

Le 7 mai 1908.

Monselet a écrit un charmant article sous ce titre: «Ce qu'on écrit aux autres». Mais cet article, tout ravissant qu'il est, n'est pas absolument complet, et on écrit aux autres bien des lettres piquantes dont Monselet n'a pas parlé.

Telles sont les lettres qu'écrivait à Mlle Pernyn, une de ses pensionnaires, le directeur du Théâtre des Variétés de Paris, M. Fernand Samuel, lettres qui ont été lues, à l'audience du Tribunal de la Seine, au cours d'un procès récent. Ces lettres jettent un jour singulier sur les rapports qui existent entre directeurs et actrices.

Mlle Pernyn, que nous avons applaudie il y a quelques années, comme chanteuse légère d'opéra-comique, avait contracté avec M. Samuel un engagement de deux ans pour chanter l'opéra sur la scène des Variétés. Elle se fit d'abord entendre dans le rôle de *Le Petit Fugitif*, dans *L'Œil Crevé* et elle obtint un succès très appréciable.

Comment donc se fait-il qu'aujourd'hui Mlle Pernyn réclame à son directeur diverses choses que celui-ci lui refuse, notamment: 1.º sept cents francs d'appointements pour un mois; 2.º quatre mille francs de loyer; 3.º vingt mille francs de dédit, plus la résiliation de son engagement?

C'est toute une histoire, dont les détails ont fait sourire tous ceux qui, assistant aux débats, ont pu entendre les plaidoiries de Me Doumergue pour Mlle Pernyn et de Me Tézenas pour M. Fernand Samuel.

Si l'on en croit le défenseur de Mlle Pernyn, les premiers rapports entre cette charmante actrice et son aimable directeur furent des plus agréables. M. Fernand Samuel, parlant en plaidant à elle-même, s'exprimait sur le compte de sa pensionnaire en termes d'une courtoisie... chaleureuse: Dès le lendemain de ses débuts, il lui adressa le billet que voici, dont les termes prouvent bien qu'en matière d'admiration pour ses artistes, M. Samuel n'y a pas par quatre chemins et ne marchande pas l'effusion:

«Ma chérie, écrivant cet incandescent directeur, vous m'avez été adorable hier soir, et vous avez chanté comme un ange!...»

Vous me direz qu'au moment où M. Samuel écrivait ces choses, l'engagement de Mlle Pernyn était déjà signé, et que, par conséquent, el-

le ne pouvait point se targuer de l'admiration de son directeur pour demander une augmentation. C'était, de la part de M. Samuel, des formules de politesse et de galanterie qui ne lui coûtaient rien et qui pouvaient lui rapporter quelque chose. Son admiration, du reste, resta assez longtemps aussi chaleureuse, car pas mal de jours plus tard, il revenait à la charge et écrivait à l'objet de son adoration:

«Ma petite Pernyn, vous êtes un ange! Faites-moi le plaisir de venir déjeuner ce matin lundi, à midi trois quarts, 30, avenue de Villiers...»

Ce billet est le dernier billet vraiment aimable que Mlle Pernyn ait reçu de son directeur. Pourquoi? L'ange arriva-t-il au déjeuner de midi trois quarts, ou bien eut-elle la cruelle fantaisie de partir avant le dessert?

L'histoire ne le dit pas, et c'est vraiment dommage. Le fait est que bientôt après commencèrent les difficultés entre le directeur et l'artiste.

D'abord, M. Samuel monta une nouvelle opérette, le *Carnet du Diable*, et n'y donna point de rôle à Mlle Pernyn. A cette opérette devait succéder une revue, *Paris qui marche*, et M. Samuel, en annonçant à Mlle Pernyn qu'elle n'était pas du *Carnet du Diable*, ajoutait ceci: «Comme la revue n'est pas votée, je vous conseille de chercher quelque chose qui vous occupe jusqu'au 30 octobre prochain».

Mlle Pernyn dit d'abord d'être en colère qu'elle ne jouerait pas non plus dans la revue en question. Mais, un beau matin, M. Samuel changea d'avis, et prévint sa pensionnaire qu'elle devait venir, dans *Paris qui marche*, un rôle... et quel rôle! Il s'agissait d'imiter Yvette Guilbert en chantant sur un air de café-concert les ineptes couplets que voici:

Il faut de préférence
Chanter des airs rasoirs,
Avoir un front immense,
Des superbes gants noirs,
Et l'air très ennuyé,
Très contrarié.

En scène, lorsqu'on entre,
Il faut avoir surtout
Les deux mains sur le ventre;
Ceci passe avant tout.
Je n'ai qu'à simplement,
Et journalièrement.

«Passe encore, s'écria Mlle Pernyn, pour le front immense, et les superbes gants noirs; mais les deux mains sur le ventre, c'est trop fort, et je ne chanterai pas ça!»

M. Samuel ne voulut rien entendre, et il signifia à sa pensionnaire en termes très catégoriques (Mlle Pernyn a dit: «les plus violents»), qu'elle remplirait le rôle en question.

De son côté, M. Samuel déclara que toutes les lettres qu'il écrivait et qu'on lui oppose n'ont rien à voir dans l'affaire. Il s'en tient au traité général signé entre lui et Mlle Pernyn, et ce traité dit que Mlle Pernyn a été engagée «pour jouer, chanter, danser ou figurer dans tous les rôles qui lui seront distribués».

Vous remarquerez qu'il n'est pas question dans cet engagement, d'écouter son directeur, ni d'aller déjeuner avec lui à midi trois quarts. C'est en dehors des conditions du traité, ça s'arrange à l'amiable.

Tout de même, il y a des choses que les directeurs, même affolés, ne devraient jamais écrire.

Les déjeuners s'envolent, l'affolement se calme, mais les écrits restent!

Les amours folâtres de Maître Brocoli

NOTIÈRE

Albert sortit, mais il revint précipitamment sur ses pas:

— Sauvés! dit-il; je viens de voir le notaire littéralement courbé sur une messe de paquets et de bouteilles.

— Alors, dit l'homme de lettres, tu renonces au poulie?

— Da tout, répondit le peintre; j'ai promis de rapporter un poulie, je rapporterai un poulie.

— L'insensé! murmura le journaliste sans journal, il en fait une question d'amour propre. La volaille le perdra c'est sûr.

Le notaire entra, fit un profond salut à ces dames, et dit à Albert:

— Voilà, mon cher garçon, ma part dans le festin: un homard, un pâté, des fruits et deux bouteilles de champagne.

— C'est admirable! dit Albert, et vous faites les choses trop grandement. Me permettez-vous de vous quitter un instant?

— Faites vos affaires, mon ami, et ne vous gênez en rien pour moi.

Albert sortit de nouveau, et le notaire offrit comme il l'avait promis un sac de bonbons à chacune de ces dames.

Le convert fut mis avec le peu de vaisselle qu'il y avait au logis.

Dix minutes plus tard, Albert rentrait avec un poulie rôti.

L'homme de lettres regarda le poulie, le souleva par une patte et dit tout bas à mademoiselle Augustine:

— Il n'est pas en carton.

On se mit à table.

Le commencement du dîner manqua d'entraîner.

Le poulie rôti avait apporté beaucoup de sérieux et de préoccupations dans l'esprit de l'homme de lettres et d'Augustine.

De temps en temps cette dernière se penchait à l'oreille du peintre et lui disait tout bas:

— Comment as-tu fait pour avoir ce poulie?

Ce à quel le peintre répondait:

— Je te dirai ça plus tard.

Mais si les convives se montrèrent réservés au commencement du dîner, ils s'animent au

milieu du repas, et devinrent extraordinairement expansifs au dessert.

Après deux ou trois verres de champagne, la maîtresse de la maison fit entendre ces paroles:

— Je bois à monsieur Brocoli le roi des notaires!

— Oui, ajouta l'homme de lettres très animé par cet excès inusité de boissons, buvons à monsieur Brocoli, qui serait le roi des légumes s'il n'était le roi des notaires, comme l'a si bien dit l'adorable Augustine.

— Mes amis, fit le notaire enthousiasmé plus gris encore de ce qu'il voyait et entendait que du champagne qu'il avait bu; je n'ai malheureusement que quinze jours à rester à Paris, mais si vous le voulez, nous nous réunirons trois fois par semaine, à dîner.

Bravo! Bravo! dirent ces dames.

Trois fois par semaine, fit l'homme de lettres, ce n'est pas assez, c'est tous les jours qu'il faut que nous dinions ensemble.

— Je vous avais bien dit, dit Albert en s'adressant au notaire, qu'il était facile de dîner avec un homme de lettres.

— C'est ravissant, ajouta le notaire, et je ne sais ce qui me retient de donner un gros baiser à chacun de ces jolis modèles.

— Encore une fois, dit le peintre, ce ne sont pas des modèles; ces dames sont nos amies.

— Je ne vous crois point, répliqua le notaire; des modèles seuls peuvent avoir ces formes charmantes et cette grâce exquise.

— Va pour des modèles, dit l'homme de lettres, embrassez-les et que cela finisse!

Au lieu d'embrasser ces dames, le notaire devint tout à-coup très sérieux.

— Ah! messieurs, fit-il en baissant la voix et en inclinant la tête — pourquoi faut-il qu'un souvenir amer vienne empoisonner ces moments délicieux?

— Qu'y a-t-il donc? demandèrent tour à tour tous les convives.

— Il y a ça, au moment où j'allais donner un baiser à ces ravissantes modèles, j'ai vu ou j'ai cru voir se dresser devant moi, aussi distinctement que je vous vois! l'image de Madame Brocoli, les cheveux en désordre et l'œil hagard...

Grand Dieu! c'était un avertissement du ciel, et si nous allions la voir apparaître!

— Ce ne serait pas gai, dit Albert.

— Ce serait même fort triste, répliqua le notaire.

— Quant à moi, fit l'homme de lettres, je ne crois pas aux avertissements par les visions. Vingt fois au moins il m'est arrivé de voir en esprit, le matin, en m'éveillant, les tables les mieux servies, et le soir de dîner avec trois sous de charcuterie après avoir déjeuné d'une tresse de lait.

— Vous me rassurez, dit M. Brocoli, qui avait repris sa figure souriante. Je veux cher l'idée pénible du ressouvenir de Madame Brocoli pour me livrer tout entier au bonheur de cette incomparable journée. J'offre à mes charmants modèles un sac de bonbons pour chaque baiser qu'elles voudront me laisser prendre.

— L'imprudent! fit l'homme de lettres. A ce prix, toutes les confiseries de la République y passeront.

Trois coups frappés vigoureusement à la porte arrêterent comme par enchantement les éclats de rire et les paroles.

Le notaire pâlit.

— Où me cachez-vous, dit-il, c'est Madame Brocoli.

Albert ouvrit la porte.

Deux femmes entrèrent.

Elles étaient jeunes et jolies.

— M. Frémont? demanda la plus jeune.

— C'est ici, mademoiselle, répondit Albert, donnez-vous la peine de vous asseoir.

— Mais je ne vois pas M. Frémont?

— Il est descendu chez le marchand de tabac et va revenir de suite.

— C'est votre ami M. Frémont demanda l'autre jeune femme.

— Nous nous introyons depuis l'âge de trois ans, répondit Albert et voilà son père.

Et au même instant, il écarta les jupes qui dérobaient le notaire à tous les regards.

Le notaire, un moment interloqué, se remit bientôt et accepta gaiement le rôle qu'on voulait lui faire jouer.

— Oui, mesdames, dit-il; je suis le père de M. Frémont. Que puis-je faire pour vous être agréable?

— Pour nous, rien, répondit une des visiteuses, mais vous pouvez faire beaucoup pour cette pauvre Adèle, qui a en le tort d'aimer sincèrement votre fils et qui l'aime encore.

— Comment, répondit le notaire, Adèle aime-t-elle mon fils?

l'assit sur le divan, pour se débarrasser de l'étrointe. Puis, se mettant près d'elle :
— Voyons, ma chère, soyez raisonnable. Ne ce pas ? nous sommes venus ici pour causer tranquillement... Je vous assure que vous exigez les choses.
Mais elle exigeait une certitude.
— Non, non ! Je souffre trop, j'ai besoin de savoir tout de suite... Jure-moi que tu n'ousseras pas, jamais, jamais !
Une fois encore, il tâcha d'échapper la réponse.
— Vous vous faites du mal, vous savez que je vous aime.
— Non, non ! jure-moi que tu ne t'épouseras pas, jamais !
— Mais puisque c'est toi que j'aime, puis-je m'aime que toi !
Elle le reprit ardemment, le gerra contre sa gorge, lui couvrit les yeux de baisers.
— C'est vrai, ça ? tu m'aimes, tu m'aimes moi?... Eh bien ! prends-moi donc, baise-moi, te sente, que tu sois à moi, à moi jours, jamais à l'autre !
(A suivre)